

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 www.hippodromedouai.com
 hippodrome
 douai scène nationale

IL DIVO

Paolo Sorrentino

Né en 1970 à Naples, Paolo Sorrentino débute jeune dans le milieu du cinéma, puis qu'il coécrit de le scénario de *Polvere di Napoli* d'Antonio Capuano en 1998. Un premier script qui sera aussi le dernier qu'il écrira pour un autre metteur en scène. Car, suite à ce baptême du feu, il écrit et réalise lui-même ses propres films, et ce dès 2001, année au cours de laquelle il s'essaye coup sur coup au court (*La Notte lunga*) et au long métrage, avec *L'Uomo in più*.

Un film qui marque le vrai début de sa carrière de réalisateur, en même temps que celui de sa collaboration avec son acteur fétiche Toni Servillo, qu'il dirigera dans chacun de ses longs métrages, à commencer par *les Conséquences de l'amour*.

En compétition à Cannes en 2004, il remporte le Grand Prix du Festival du Film Romantique de Cabourg la même année, et révèle Paolo Sorrentino sur la scène internationale. Devenu familier de la Croisette, le metteur en scène revient y présenter *l'Ami de la famille* (2006), puis *Il Divo* (2008), qui lui vaut de repartir auréolé du Prix du Jury.

2008 (sortie France : 31 décembre 2008) - Italie / France - couleur - 1h59 - VO

film de **Paolo Sorrentino**

scénario : **Paolo Sorrentino** et **Giuseppe D'Avanzo** - image : **Luca Bigazzi** - montage : **Christiano Travaglioli** - premier assistant réalisateur : **Davide Bertoni** - décors : **Lino Fiorito** - costumes : **Daniela Ciancio** - musique : **Teho Teardo** - son : **Emanuele Cecere** et **Angelo Raguseo** - effets spéciaux : **Vittorio Sodano** - effets visuels : **Nicola Spanga** - production : **Indigo Films, Lucky Red** et **Parco Film** - producteurs : **Nicola Giuliano, Francesca Cima** et **Andrea Occhipinti** - distributeur : **StudioCanal**.

avec : **Toni Servillo** (Giulio Andreotti), **Anna Bonaiuto** (Livia Andreotti), **Giulio Bosetti** (Eugenio Scalfari), **Carlo Buccirosso** (Paolo Cirino Pomicino, dit «Le Ministre»), **Flavio Bucci** (Franco Evangelisti, dit «Le Citron»), **Massimo Popolizio** (Vittorio Sbardella, dit «Le Squalo»), **Aldo Ralli** (Giuseppe Ciarrapico, dit «Ciarra»), **Giorgio Colangeli** (Salvo Lima, dit «Son Excellence»), **Alberto Cracco** (Don Mario), **Piera Degli Esposti** (madame Enea), **Lorenzo Gaielli** (Mino Picorelli), **Gianfelice Imparato** (Vincenzo Scotti, dit «Tarzan»), **Paolo Graziosi** (Aldo Moro), **Giovanni Vettorazzo** (le magistrat Scarinato), **Cristina Serafini** (Caterina Stagno), **Achille Brugnini** (Fiorenzo Angelini, dit «Sa Santé»), **Fanny Ardant** [non créditée].

PRIX DU JURY - CANNES 2008

ENTRETIEN AVEC PAOLO SORRENTINO

Vous décrivez dans le film une Italie corrompue. La situation a-t-elle évoluée depuis les années Andreotti ?

Il semble que non. D'ailleurs aujourd'hui, en Italie, on ne parle pas de corruption, même si elle existe et prolifère. Je crois que si on n'en parle pas, c'est parce que *Tangentopoli* a été un choc pour nous tous. Une révolution qui a non seulement permis de dire qui était honnête et ne l'était pas, mais a aussi changé d'une manière plus ou moins consciente la politique et la classe politique précédente, dans des polémiques interminables, des résistances, mais aussi de grandes tragédies personnelles.

Les personnages de vos films sont toujours en dehors du système, le chanteur Tony et le joueur de foot, Antonio, dans *L'Uomo in più*, le passeur de la mafia exilé dans *les Conséquences de l'amour*, l'usurier médiocre dans *l'Ami de la famille* et aujourd'hui l'homme politique hors du commun. La marginalité est-elle pour vous une source d'inspiration ?

On peut dire cela pour mes autres films, mais pas pour *Il Divo*. Pour ce dernier film, c'est même l'inverse. Andreotti est le contraire de la marginalité. C'est un homme de pouvoir qui sait se mouvoir dans le monde mieux que quiconque ; il sait s'intégrer, s'imposer ou s'effacer selon les circonstances. C'est un homme qui allie la ruse et l'intelligence à des niveaux inimaginables, et c'est ce qui lui a permis de gouverner l'Italie pendant de nombreuses années.

En plus de cette marginalité, vos personnages, et donc vos films, sont toujours emprunts de solitude et de mélancolie, pourquoi ?

Ce sont des sentiments qui ont souvent une connotation négative, mais qui pour moi, et ce depuis l'enfance, ont toujours été des sentiments authentiques. La mélancolie et la solitude suscitent l'imagination et la rêverie. Et puis ce sont des sentiments universels qui appartiennent à tout le monde et auxquels, tôt ou tard, nous sommes confrontés.

Vos héros sont toujours très ambigus, et cachent toujours une part d'humanité malgré leur apparente difformité morale. Pouvez-vous nous expliquer ce paradoxe ?

Je ne crois pas qu'on puisse donner une définition précise et univoque d'un individu. Les gens changent avec le temps et en fonction des situations qu'ils doivent affronter. On peut être à la fois ambigu et humain. Je ne crois pas qu'un individu soit un bloc monolithique. Nous sommes tous extrêmement vulnérables, mais nous avons aussi de grandes capacités d'adaptation et de dissimulation.

On retrouve dans votre mise en scène une certaine volonté d'embellir le laid. Pourquoi cette volonté ?

Ce n'est pas une volonté a priori. Une histoire nous met face à une série de situations, d'actes, de comportements et de paysages. Qu'ils soient beaux ou laids dans la vraie vie, peu importe. Je crois à la nécessité de parvenir à un résultat esthétique qui soit satisfaisant, tout au moins pour moi. Le cinéma a cette grande capacité de pouvoir altérer la perception esthétique de faits tragiques ou horribles. Les grands films de guerre n'ont pas trahi l'horreur de la guerre, mais indubitablement, ils en ont restitué une image esthétiquement « merveilleuse ».

Nous avons l'impression que pour vous, la faiblesse amoureuse de vos personnages est leur force cachée, que leur humanité naît de cette faiblesse. Pensez-vous que l'humanité naît de la faiblesse ?

Les faiblesses ou les échecs individuels peuvent être, dans de nombreux cas, l'occasion pour un individu de se racheter. Plus banalement, la force des individus augmente face au spectre de la chute ou lors de la chute elle-même. Ce n'est

malheureusement pas une règle générale. Si c'était le cas, les suicides n'existeraient pas.

Toutes ces thématiques se retrouvent dans votre mise en scène. Comment la recherche d'une beauté formelle semble-t-elle enrichir vos scénarios ?

De plusieurs manières. Il n'y a pas aucune règle précise et c'est tant mieux, sinon un film serait ennuyeux. Mais j'ai toujours aimé les films qui tendent à une beauté formelle et je suis presque toujours resté indifférent, en tant que spectateur, devant les films qui s'auto-punissent, dont la narration obéit à un soi-disant hasard ou à une légèreté qui en réalité, n'est qu'une technique de représentation.

Pouvez-vous nous dire comment vous construisez vos scènes ?

À ma table de travail, chez moi, avant de tourner le film. Je les prépare deux fois. Une première fois après avoir fini l'écriture du scénario, et donc exclusivement en fonction du récit. Et une seconde fois après avoir fait les repérages qui m'apportent des éléments plus précis et plus détaillés d'un point de vue visuel. J'improvise rarement sur le plateau et seulement si j'ai une idée fulgurante. Mais les idées fulgurantes sont rares. Et elles sont souvent trompeuses. J'imagine le film assis dans un fauteuil et ensuite, je le dessine. C'est d'ailleurs ce que l'on demande à un réalisateur : imaginer le film avant qu'il existe. Je le projette par avance dans ma tête. Et il est toujours plus fulgurant et précis que celui qu'il deviendra effectivement par la suite.

Parlez-nous du cadre. Travaillez-vous toujours avec le même cadreur ?

Il n'y a pas que les cadres, tout est important dans un film. Même les états d'âme de l'ingénieur du son ou la qualité de la cantine. Tous les univers concentrationnaires, comme un plateau de tournage par exemple, peuvent s'écrouler à cause d'événements minimes ou insignifiants. C'est ridicule, mais c'est un fait établi. Un seul cadre, s'il est bien conçu et équilibré, peut émouvoir et en dire plus long que dix pages de dialogue : c'est pourquoi ils ne doivent pas être laissés au hasard, ni délégués aux autres. Sachant que j'ai pour tâche précise de faire parler le film et, Dieu aidant, de susciter des émotions. Je travaille toujours avec le même directeur de la photo parce que, bien évidemment, je le trouve très talentueux, mais aussi parce que la complicité avec l'équipe, et en premier lieu avec le directeur de la photo, est une condition essentielle pour faire un bon travail.

Pouvez-vous nous dire comment vous construisez vos plans ? Vos personnages semblent toujours tout petits dans un environnement très grand.

Je m'assieds et j'imagine les cadres en ayant bien présent en mémoire la scène, les dialogues et le sens de la scène. Je le répète, j'imagine les cadres. J'imagine quelles focales je vais utiliser, quels angles, à quelle hauteur sera la caméra, quels seront les mouvements de la caméra et des personnages et où sera fait le point. Et toutes ces variables ont un seul objectif : faire fonctionner la scène selon les modalités définies lors de l'écriture du scénario. J'imagine tout de façon assez précise et ensuite, sur le plateau, je fais des ajustements avec le directeur de la photo.

Votre mise en scène donne une vision du monde à la fois dérisoire, pathétique, politique mais aussi pleine d'espoir. Pouvez-vous nous expliquer ce paradoxe ?

Ma vision du monde (ce sont là des termes un peu exagérés) repose fondamentalement sur un objectif constant : l'ironie. Je la traque partout. Je ne sais pas avec quels résultats. La vie a tendance à être assez tragique et l'ironie est le meilleur des antidotes.

Dossier de presse (extraits)

Avec le sujet d'*// Divo* Paolo Sorrentino s'inscrit dans la tradition d'un cinéma italien politique qui compte parmi ses représentants les plus prestigieux Francesco Rosi, Roberto Rossellini ou Elio Petri. Cependant, le réalisateur n'a pas cherché à mener une enquête, à jouer la carte du réalisme. Les délits, complots et crimes évoqués n'ont rien de fictifs et les personnages existent bel et bien, mais il s'est « contenté » de dresser le portrait d'un homme de pouvoir très ambigu et d'une classe politique corrompue. Le ton d'*// Divo* est celui de la parodie et de l'ironie mordante. Pas étonnant dès lors que le véritable Giulio Andreotti n'ait pas du tout apprécié le film. Tête enfoncée dans les épaules, oreilles décollées, lunettes à grosses montures, visage impassible, corps raidi, ce Giulio Andreotti aux allures de Nosferatu, c'est un Toni Servillo époustoufflant ! À la performance de l'acteur, il faut associer une mise en scène particulièrement soignée où Paolo Sorrentino accorde autant d'importance à l'image (composition du cadre, jeu de lumières) qu'à la bande son (subtil mélange de musiques classiques et de compositions originales). C'est drôle, détonnant, intelligent. Une réussite.

Philippe Descottes - Monsieur Cinéma

Peut-être faudrait-il commencer ici - une fois n'est pas coutume - par préciser tout ce qu'*// Divo* n'est pas : ce n'est ni une biographie filmée de Giulio Andreotti, ni un film dossier - instruction ou réquisitoire - non plus qu'un film enquête comme pouvait en signer Francesco Rosi. Le nouveau film de Paolo Sorrentino s'apparente davantage à une vision, au sens le plus ésotérique du terme : une vision du pouvoir et de son exercice, qui sous-entend qu'en Italie, rien n'a fondamentalement changé depuis la Rome Antique, que l'arbitraire et les mœurs politiques - intrigues, corruption, complots, meurtres - sur lesquels elle a si souvent reposé se sont prolongés jusqu'au règne de la Démocratie Chrétienne, et peut-être au-delà. Aussi la figure d'Andreotti est-elle mise en scène comme pourrait l'être celle d'un Nosferatu, vecteur de peste et d'affliction, qui glisse plus qu'il ne marche dans les allées de l'État, et filmée comme une ombre méphitique susceptible d'opacifier jusqu'à l'ivresse la chaîne des causes et des effets (peut-être est-ce précisément cela l'ivresse du pouvoir). Il en résulte, d'un côté du spectre, une succession d'ordres obscurs induits par des stratégies énigmatiques, de l'autre des assassinats cruels et probablement sans utilité politique avérée. Film plus fascinant que séduisant ou émouvant, *// Divo* risque de connaître sur les écrans - on ne peut que le regretter - le sort réservé à ces grands films qu'on dit malades pour leur reprocher leurs partis pris alors même qu'ils en sont précisément tout le sel.

R.H. - Fiches du Cinéma

CINÉVÉNEMENTS

LE BAL DES LUCIOLES

MERCREDI 18 FÉVRIER À 14H30

4 courts métrages d'animation

séance ciné-goûter organisée

par Plan-Séquence

LE CHANT DES MARIÉES

MARDI 10 MARS À 14H15

film de Karin Albou

séance offerte par la CMCAS Nord/Pas-de-

Calais dans le cadre de la *Journée de la femme*

et suivie d'un débat avec la réalisatrice -

entrée libre